

A

Revue Hebdomadaire
CHRONIQUES

5 Dec. 1936

LES LIVRES

M. ANDRÉ GIDE RETOUR DE RUSSIE

J'ai été de ceux que la conversion de M. André Gide au communisme a laissés perplexes. Pourquoi, me demandais-je, cet individualiste renforcé, ce minoritaire de toujours, cet artiste de la nuance et de la contradiction, ce liseur de l'Évangile enfin, se rallie-t-il avec enthousiasme à un régime qui, par définition, le condamne — régime de masse, autoritaire, matérialiste et athée? J'écartais l'hypothèse qu'il voulût, par un acte ostentatoire, ranimer autour de lui l'intérêt. Personne n'est plus sincère que M. Gide, plus indifférent à l'opinion des autres.

Alors? Deux livres qu'il vient de publier, *Retour de l'U. R. S. S.* et *Nouvelles pages de journal* (1) apporteront-ils de la lumière sur son cas?

Dans les pages de son journal — mais ce n'est pas la première fois — il nous fournit lui-même des verges pour le fustiger. Par exemple, lorsqu'il note : « Il n'est pas une de ces conversions où je ne découvre quelque inavouable motivation secrète : fatigue, peur, déboire, maladie, impuissance sexuelle ou sentimentale. » Si cette observation est pertinente, ne s'applique-t-elle pas également

(1) Librairie Gallimard.

à ceux qui se convertissent au communisme? Sinon, pourquoi? Et, page 154, cette notation vraiment un peu sommaire : « Qui dit mysticisme dit mystification » ne risque-t-elle pas de se retourner aussi contre son auteur? Ce petit volume me paraît abonder en « boomerangs ».

Très honnêtement, M. Gide convient que l'art et la pensée sont des fleurs « sous châssis », qu'elles exigent pour prospérer le désintéressement, ce qu'il appelle autrefois la gratuité, et que par conséquent une dictature du prolétariat risque bien de les détruire. Mais il se rassure en songeant que l'État soviétique, en affranchissant le peuple de ses servitudes, amènera peu à peu celui-ci à concevoir les libres activités de l'esprit. « C'est ce que je m'efforce de croire et d'espérer. » Il pose donc un postulat, il dogmatise sur le bolchévisme à la manière d'un théologien. Seulement il est le théologien de sa propre imagination. Le bolchévisme qu'il exalte n'est pas celui qui existe, mais celui qu'il « s'efforce » d'inventer. Nous verrons cela plus loin.

En passant, je relève que M. Gide, dans sa haine de la classe bourgeoise, où il se montre, peut-être à son insu, assez fanatique, simplifie exagérément les données du réel. « La bourgeoisie, dit-il, est paresseuse, jouisseuse et veule (j'entends ici par bourgeoisie les « rentiers ») ». De quel droit rétrécir ainsi une notion courante? Si j'abandonne volontiers à son antipathie, car je la partage, les paresseux et les jouisseurs qui se bornent à toucher leurs coupons — et j'y ajoute aussi les jouisseurs qui gagnent avec énergie beaucoup d'argent — je proteste que la bourgeoisie, c'est aussi l'ingénieur, le chimiste, le professeur, le savant, l'officier, et bien d'autres, bref des gens qui, quoique n'appartenant pas au peuple, ne sont ni paresseux, ni veules, mais « actifs et résolus ». Ils ne méritent pas le mépris de M. Gide.

J'irai plus loin, quoique cet argument personnel ne me plaise qu'à moitié. Mais je veux être aussi sincère que M. Gide. Il se dit évadé de sa classe : Toutefois ne bénéficie-t-il pas encore des avantages qu'elle procure? Assurément il est le premier à se reprocher ses privilèges : je crois qu'il souffre très réellement d'avoir eu dans sa vie

cette chance. Mais il n'y renonce pas. Ses revendications en faveur des ouvriers, il les date, dans son journal, des plus beaux endroits de la terre, en Sicile, au Maroc, ou bien à Cuverville, où il peut flâner, lire à son gré ou dissertar sur Racine sans souci matériel. La « disponibilité » qu'il met si haut, c'est le loisir, réservé à bien peu d'hommes. A Syracuse, il note avec satisfaction dans son carnet : « Nulle part je ne trouverai le confort qui me permet ici de travailler comme je n'avais pu faire depuis tant de mois. » Cette gratitude envers son propre confort, oserai-je dire qu'elle me gêne dans un livre qui, par ailleurs, déblatère contre le capitalisme?



Il ne serait pas loyal de voir dans *Retour de l'U. R. S. S.* un désaveu du communisme, une façon de repentir public, et d'en tirer des conséquences excessives. Non, c'est une mise en point dont le souci d'équité est digne de respect, et aussi, en-dessous, une sorte de confession, ou, moins encore, un involontaire aveu. Après son voyage en Russie, M. Gide vient nous avertir que le communisme là-bas est différent de l'idée qu'il s'en formait.

Cependant il y a trouvé ce qu'il cherche avant tout : des rapports humains, des contacts « avec tous et n'importe qui ». « Oui, dit-il, je ne pense pas que nulle part autant qu'en U. R. S. S. l'on puisse éprouver aussi profondément et aussi fort le sentiment de l'humanité. » Comment ne pas être touché par ce cri, quand on souffre soi-même des méfiances inextinguibles, des animosités croissantes qui ravagent les sociétés d'Occident? Pas un des jours que nous vivons ne s'écoule sans qu'on ne doive essuyer le regard hostile, la réponse méchante d'un inconnu, sans qu'on ne lise, partant de tous les côtés, des appels à la haine. Le lien semble rompu qui unissait les hommes, en dépit de leurs différences de langues, de races, de milieux. M. Gide en accuse le capitalisme et, sur bien des points, il voit clair. Mais, pour être juste, il faut en accuser également le marxisme. Est-ce que le dogme de la lutte des classes, qui perpétue l'incompréhén-

sion réciproque, n'est pas l'essentiel du socialisme? Est-ce que la dictature du prolétariat, qui écrase la majorité de la population au profit de quelques-uns, n'est pas le fondement du bolchévisme?

M. Gide est donc séduit, d'emblée, par la camaraderie naturelle, par la bonhomie familière qui règnent là-bas. Mais cette fraternité est moins communiste que russe et elle existait avant Lénine. Par ailleurs, les Soviets n'ont-ils pas surexcité l'instinct de cruauté qui coexiste, chez le Slave, avec sa bonté, et que Gorki a dénoncé avec tant de force? Pour établir le régime actuel, pour le maintenir et même le fausser, les bolchévistes ont procédé à d'effroyables massacres, et de récentes parodies judiciaires témoignent que le terrorisme est toujours leur méthode de gouvernement. Dans le livre de M. Gide, on ne voit pas les victimes.

On y trouve surtout les déceptions de l'auteur. Il les note sans ménager personne. Misère des masses, laideur rebutante des marchandises en vente dans les magasins, promiscuité dans les logements, médiocrité affreuse de la nourriture, conformisme universel, ignorance risible de l'étranger, jactance absurde, truquage perpétuel. Sur tous ces points, il nous apporte des preuves que nul ne contestera. Mais alors? La Russie n'est donc pas la réussite que nous décrivent ses laudateurs?

A vrai dire, on le savait, et ce qui étonne le plus, ce sont les étonnements de M. Gide. Comment cette grande intelligence critique a-t-elle pu être aussi crédule? Et quand il se récrie d'admiration devant des fêtes de jeunesse, des assemblées sportives brillantes de santé et de discipline, ignore-t-il vraiment qu'il en verrait autant dans des régimes qu'il déteste, c'est-à-dire chez les hitlériens et les fascistes? Attendons-nous à le voir, un beau jour, découvrir l'Italie et écrire sur elle un livre où se retrouveraient beaucoup des éloges, et aussi des réserves, qu'il vient de consacrer à la Russie.

« Ses réalisations, dit-il en parlant d'elle, sont le plus souvent admirables. » Soit, mais ajoutons qu'elles sont relatives. Ce pays immense était le plus arriéré d'Europe, et les résultats obtenus ne suffisent pas à le mettre au

premier rang. M. Gide s'enthousiasme devant certains grands hôtels de Crimée, mais avoue « qu'en France, nous avons mieux, beaucoup mieux. » A Syracuse aussi. J'entends bien que là-bas « ce demi-luxe, ce confort » sont mis à la disposition du peuple, ou du moins de certains privilégiés du peuple. Mais ne le sont-ils pas aussi dans d'autres pays, comme les scandinaves ou les États-Unis, qui n'ont pas eu besoin, pour autant, de passer par le bolchévisme? S'il s'agit d'équipement matériel, la Russie est encore en retard sur le reste du monde; s'il s'agit de nationalisme, de discipline totalitaire et de conformisme, elle ne fait pas mieux que les autres dictatures. Pourquoi donc vouloir mettre l'Occident à son école?

* * *

La candeur, qui s'inquiète et parfois s'attriste, de M. Gide permet de penser que sa conversion au communisme fut d'ordre sentimental. Il n'a pas étudié une doctrine avant de la juger; il l'a embrassée avec ferveur, non parce qu'elle était juste et conforme aux faits, mais parce qu'elle répondait, croyait-il, aux exigences de son cœur. Il a confondu communisme et communion.

Tout le monde est capable de telles confusions: la plupart de nos opinions politiques ou sociales ne sont que les préférences de nos sensibilités. Seulement M. Gide n'est pas tout le monde. Quand il se décide publiquement pour un parti, celui-ci en reçoit une consécration, un surcroît de puissance. Dès lors, quelle responsabilité!

M. Gide me répondra qu'il a écrit son livre précisément pour rectifier l'influence qu'il exerce. Sans doute. Mais alors le livre est insuffisant. Par exemple on n'y trouve rien sur le *Komintern*. M. Gide n'a-t-il aucune opinion sur cet impérialisme de subversion et de conquête, générateur de guerres? Et accepterait-il qu'une révolution communiste établisse demain en France le régime dont il vient de dénoncer les tares en Russie?

On me dira peut-être qu'il est naturel qu'un écrivain, inexpérimenté en politique et en économie, se forme, de loin et pour répondre à ses propres besoins, une idée

arbitraire du communisme. L'artiste, en effet, se crée perpétuellement le monde qui lui est nécessaire, et qui n'a parfois que de vagues rapports avec la réalité.

Soit, mais sur le terrain où il était compétent par définition, M. Gide reconnaît également s'être trompé. Au départ, il pensait que la culture n'est jamais mise en danger par les forces révolutionnaires. Arrivé à Moscou, il s'écriait encore que son sort « est lié dans nos esprits au destin même de l'U. R. S. S. » Il déchantait assez vite. Car M. Gide, et je pense qu'il a raison, professe que la valeur d'un écrivain est en fonction de sa capacité d'opposition, de son désintéressement des fins temporelles. Or il constata qu'en Russie l'écrivain est astreint à un conformisme total, que ses œuvres doivent être utiles au parti et plaire au plus grand nombre. C'est là l'exact contre-pied de toutes les théories gidiennes. Aussi l'auteur de *Paludes* déclara-t-il qu'à ce compte on sacrifiait la culture. Incontinent se vit-il traité de bourgeois. *Borjoi!*

Je pense qu'après avoir sursauté, il a ri, de ce rire à dents serrées qui est si caractéristique de sa personne. Mais la véritable épithète qu'il méritait, plus outrageante encore, dit-on, et que je lui offre comme palme de son facile martyr, c'est celle de « libéral ».

ROBERT DE TRAZ.
